



Dir. artistique **DIDIER GIRAULDON**
06 83 05 63 68

13 rue Galpin Thiou – 37 000 Tours

compagnie.jabberwock@gmail.com
www.compagniejabberwock.com

LES PARATONNERRES

Revue de presse

SOMMAIRE

Saphir News ▪ Février 2017	2
Radio Campus Tours (Le Dahu) ▪ Octobre 2017	3
La Nouvelle République ▪ Novembre 2016	3
La Nouvelle République ▪ Novembre 2016	4
InfoTours.fr ▪ Novembre 2016	5
RFL 101 ▪ Novembre 2016	5
TMV Tours ▪ 8 mars 2017	6
Info-Tours.fr ▪ Avril 2016	7
Théâtre-vidéo.net ▪ Septembre 2015	7
Télérama ▪ Novembre 2017	8

Les articles repris ici
sont accessibles en ligne depuis notre site
www.compagniejabberwock.com
rubrique PRESSE

Le monde arabe au cœur des « Traversées » du Tarmac



SaphirNews.com ■ 17 février 2017 ■ Par Huê Trinh Nguyễn

Pour la 3^e édition des « Traversées » du Tarmac (Paris 20^e), les projecteurs sont braqués sur le monde arabe et les liens qu'entretiennent le Maghreb, l'Égypte et le Moyen-Orient syro-libanais avec la France. Conçue comme un carnet de voyages, la programmation donne dix spectacles à voir du 21 février au 31 mars, permettant ainsi une exploration des cultures du monde arabe et des problématiques actuelles qui le traversent.

« La culture est le plus court chemin d'un peuple à l'autre », disait Boubacar Boris Diop, écrivain sénégalais. Et c'est exactement en ce sens que les « Traversées » ont vu le jour il y a trois ans au Tarmac, théâtre parisien dédié à la création contemporaine francophone.

En ces temps de repliement sur soi, la programmation pluridisciplinaire des « Traversées » invite le grand public au « renouvellement des formes par la rencontre, l'union, le brassage et le métissage des idées et des propositions artistiques », explique Valérie Baran, directrice du théâtre. L'objectif est d'abattre les barrières qui peuvent se dresser entre les hommes, les artistes et les peuples.

Focus sur le monde arabe

Pour cette nouvelle édition 2017, focus sur le monde arabe. Un choix judicieux à l'heure où une grande partie des pays arabes traversent une période particulièrement sombre. Une insécurité et une instabilité qui ont eu d'importants impacts sur leurs relations avec les autres pays. Au point où ils sont aujourd'hui perçus comme une menace pour certains.

Ce que beaucoup semblent pourtant oublier, c'est que les liens entre les Arabes et les Occidentaux ne datent bien entendu pas d'hier. Pour la France, ils remontent à plus de treize siècles. D'ailleurs, dans plusieurs pays comme le Maghreb, l'Égypte ou encore le Moyen-Orient syro-libanais, le français reste la principale langue étrangère la plus utilisée. En tout, la vie de près de 12 millions de Français est aujourd'hui rattachée d'une manière ou d'une autre à l'autre côté de la Méditerranée. Et c'est justement ces relations qui sont revisitées artistiquement dans les « Traversées du monde arabe ».

Dix spectacles à l'affiche

Pendant six semaines, du 21 février au 31 mars, dix spectacles (danse, théâtre) sont présentés au Tarmac.

L'immigration est traitée par Michael De Cock dans son œuvre *Kamyon*. Dans cette pièce, le journaliste belge invite les spectateurs à monter à l'arrière d'un camion. À bord, une petite fille syrienne raconte son voyage en tant que migrante clandestine depuis la Turquie jusqu'en Angleterre. Sur le même sujet, Henri Jules Julien propose une réflexion sur notre responsabilité face aux réfugiés dans *De la justice des poissons*.

Didier Giraudon nous transporte, quant à lui, au Liban avec *Les Paratonnerres*, de Marc-Antoine Cyr. L'histoire se concentre sur une petite auberge dont les occupants essayent tant bien que mal d'ignorer ce qui se passe aux alentours. Le metteur en scène français Cédric Gourmelon, pour sa part, nous embarque de Taïraout à Rabat, en passant par Agadir et Paris, dans *Le Déterreur* pour décortiquer la vie de l'auteur Mohammed Khair-Eddine.

Mais les « Traversées », ce sont aussi des collaborations artistiques. Ainsi, le dramaturge roumain Matéi Visniec et un collectif d'artistes libanais se réunissent pour donner vie à un personnage biblique de Job dans *Paysage de nos larmes*, mêlant danse, marionnette et théâtre d'ombres.

L'un des points les plus marquants de cette édition : la place des femmes. Karim Troussi nous dévoile le quotidien d'une femme habitant le Maroc, dans les années 1930 et 1940, dans *La Civilisation, ma mère !...* Une pièce de théâtre adaptée du roman de Driss Chraïbi. *Amer*, mise en scène d'Amine Adjina, raconte l'impossible retour de la comédienne Azyadé Bascunana en Algérie pour accompagner les cendres de sa grand-mère. Dans *Fatmeh*, le chorégraphe Ali Chahrour met à l'honneur deux icônes de la culture arabe : Fatimah Zahra, fille préférée du Prophète, et Oum Kalsoum, diva égyptienne à la voix d'or.



Le Dahu : Les Paratonnerres

Radio Campus Tours 99,5 FM
22 octobre 2017

Scannez pour écouter



Les Paratonnerres ou la folie de la guerre

la Nouvelle
République.fr

La Nouvelle République ■ 15 novembre 2016 ■ Par Marie Gosselin

Beyrouth. La ville est citée dans le long monologue d'entrée. Beyrouth, silencieuse et usée par les combats. Une jeune fille dans une pièce parle et se filme. Décor sobre, les écrans à l'arrière occupent tout l'espace et l'on sait d'emblée que c'est de cela qu'il sera question. La Ville. La jeune fille décrit ce petit port, Ain el Messreih. Elle dit que cela signifie en arabe « l'œil de la déesse » mais surtout « l'œil qui va au fond des choses ». Et dans ce petit port libanais, l'électricité « crépite ». Et puis, un bruit assourdissant. Des bombes ? On comprend que la guerre est là. Trois personnages occupent cet espace clos qui devient vite étouffant, mais protecteur en même temps : le père, Abel, « qui guette toujours le ciel ». La mère, Anka, « qui boit toujours du thé » et la fille Solenn, « qui ronge toujours ses ongles ».

Les Paratonnerres, pièce de Marc-Antoine Cyr, auteur québécois, mise en scène par Didier Giraudon, comédien metteur en scène d'origine tourangelle, jouée pour cinq représentations au Théâtre Olympia à Tours par des comédiens au ton juste, parle du Liban et de sa capitale, ravagée par des années de guerre civile. Pourtant, ici, le sujet, c'est la guerre, où qu'elle soit, « ici ou ailleurs ». C'est la guerre qui tue l'âme, le cœur, les sentiments et surtout, la mémoire.

Car la mémoire, il n'y en a plus. Ni passé, ni présent ; encore moins de futur. Confondre le bruit des bombes et la foudre, c'est survivre : pour cela, le père fabriquant des paratonnerres, illusoire protection, sublime métaphore ; la mère, attendant un fils dont elle ne veut pas reconnaître la perte. Et cet inconnu, écrivain, qui cherche son passé. Est-ce lui, le fils revenu ? Est-ce l'écriture qui est là pour faire exister la mémoire ? Superbe texte, qui n'est pas sans rappeler la petite musique de Duras : phrases courtes, dialogues où chacun parle avec lui-même tout en cherchant l'échange. Une solitude abyssale dans ce monde où la folie des hommes a tout déconstruit.

*C'est la guerre
qui tue l'âme.*



Ils veulent ouvrir le théâtre à tous

La Nouvelle République ■ 11 novembre 2016

Les samedis au théâtre, c'est le samedi bien sûr, à 17 h et à tout petit prix. C'est aussi une action qui vise à faire tomber les préjugés du public par rapport au théâtre et vice-versa. Enrichir, ouvrir les esprits des uns et des autres, c'est avec cette ambition que la nouvelle équipe de l'Olympia propose ce programme à des publics souvent éloignés du théâtre.

C'est tout un travail qui se déroule en coulisses du spectacle lui-même. Au centre social Pluriel(le)s, Sylvain Antoine prépare son public avec Léa Toto comme interlocutrice au Centre dramatique régional de Tours.

Histoire à Beyrouth

Comment se préparer à ce qu'on va découvrir? Qu'est-ce que le théâtre contemporain?

C'est pour échanger sur tous ces sujets, et bien d'autres, que Léa Toto et Anne Sellier, actrice dans la pièce « Les paratonnerres » sont venues vendredi matin au centre social Pluriel(le)s à la rencontre d'un public qui a découvert le spectacle le lendemain. Anne Sellier commence par parler du théâtre contemporain à partir du travail de Marc-Antoine Cyr, auteur québécois, et de l'intérêt de connaître un minimum le contexte de l'histoire. Celle-ci se déroule à Beyrouth, dans une famille où l'arrivée d'un étranger va faire que les parents vont révéler des secrets, avec un fond sonore qui n'est qu'un bruit permanent. Comme le précise Medhat, Libanais, « à Beyrouth, on est habitué et les gens reconnaissent bien les différents bruits ».

Léa, quant à elle, questionne la légitimité pour un auteur québécois à parler de ce qu'il voit, ce qu'il entend à partir de la vie quotidienne d'une famille libanaise...

Un échange s'ensuit entre les participants et Ingrid qui affirmait en arrivant « je préfère ne rien savoir, ou vraiment pas trop » reconnaît « comme ça, c'est mieux, on saura à quoi s'attendre mais quand on en reparlera au prochain Café des mots, chacun aura quand même sa propre histoire ».



Photo Nouvelle République

*Des souvenirs du Liban
pour Medhat qui croisent
le spectacle présenté
par Léa Toto et Anne Sellier.*

Les Paratonnerres : un rayon de soleil

Info
Tours.fr

InfoTours.fr ■ 8 novembre 2016 ■ Par Aroso

Une création tourangelle à découvrir au Théâtre Olympia.

Il y a parfois des phrases qui vous marquent, que vous avez envie de retenir longtemps. « Les Paratonnerres » en est truffée. Cette pièce de la compagnie tourangelle Jabberwock est présentée depuis vendredi dernier au Théâtre Olympia de Tours (dernière ce mardi soir, avant une date à Vendôme puis Paris). « Il paraît qu'ailleurs on pleure devant la télévision au lieu de pleurer devant sa vie » dit ainsi Solène, dans l'une des premières scènes du spectacle. Solène vit au Liban, un pays frappé par les bombes. Pour elle, ses parents rêvent d'un monde meilleur. Elle pense à l'amour, et vit un coup de foudre à l'arrivée de Siméon, un écrivain qui s'installe durablement dans l'auberge familiale. Une rencontre qui va faire ressurgir de lourds secrets.

Dans cette petite maison de ville, aux murs « bleu-gris comme le ciel », abandonnée par les touristes, chaque soir c'est la même chose : des bruits sourds, des explosions. Au loin, ou proches : « c'est le rideau du magasin d'à côté », « c'est une fête »... tente de se convaincre la petite famille de Solène qui habite là. « C'est l'orage » dit le père qui se lance dans la création de paratonnerres pour protéger la ville. Sûr de son coup malgré le scepticisme ambiant, il ira jusqu'à tourner une publicité avec la complicité de sa fille. Se barricader ou fuir, chacun imagine sa solution, mais l'angoisse d'une séparation familiale et l'enchaînement des événements retardent sans cesse chaque projet.

Écrit il y a trois ans à Beyrouth, ce spectacle signé Marc-Antoine Cyr a été élaboré de concert avec les quatre acteurs présents sur scène. C'est un texte fort, émouvant, drôle, et percutant. Très littéraire, pas toujours aisé à suivre mais extrêmement riche, rempli de métaphores, et profondément humaniste. Il faut ajouter à cela la mise en scène lumineuse de Didier Girauldon, qui s'accommode aisément du huis-clos de cette petite maison. On s'y croirait au Liban. Tout est là : les souvenirs en vidéo-projection, la vue sur la ville, l'obscurité ou la lumière d'un rayon de Soleil matinal, les bruits angoissants... mais aussi l'espoir. Enfin, et comme souvent au théâtre, romantisme et tragédie font également la paire, et là on a eu droit à un modèle du genre.



Interview de Didier Girauldon sur RFL en Touraine

RFL 101 ■ 3 novembre 2016

Scannez pour écouter



Didier Giraudon : « Le théâtre est un engagement citoyen »

TMV Tours ■ 8 mars 2017 ■ Par Aurélien Germain

Hyperactif, Didier Giraudon l'est à 100 % : à 36 ans (37 le 17 mars !), le Tourangeau est metteur en scène et directeur artistique de la compagnie Jabberwock depuis 2011, mais avec ses nombreuses casquettes, multiplie les projets et les emmène partout dans le monde. Entretien avec un amoureux du théâtre.

Vous avez fait votre formation à Tours, mais êtes ensuite parti au Royal Holloway à Londres. Pourquoi ?

J'étais étudiant en anglais à la fac de Tours qui proposait par ailleurs du théâtre en anglais. Il y avait un échange Erasmus avec le Royal Holloway, mais qui ne fonctionnait pas vraiment. L'université anglaise jugeait les étudiants français pas assez « intéressants ». J'ai proposé au Conservatoire de refaire une demande. J'avais le niveau suffisant dans cette langue. Puis l'échange avec eux a réouvert. Là-bas, il y avait quatre théâtres, 200 élèves, une offre incroyable de cours. C'était un passage obligé ! Ça a changé plein de choses pour moi. J'ai pu faire de nombreuses rencontres et y travailler.

Comment en êtes-vous venu à créer la compagnie tourangelle Jabberwock ?

De 2001 à 2011, j'ai codirigé le collectif Les Gueuribands. C'était une troupe iconoclaste. Mais il y avait plusieurs porteurs de projets différents. Les propositions théâtrales aidant, nous avons tous et toutes construit notre propre bateau ! Avec la compagnie Jabberwock, je me suis recentré sur mes envies. J'ai pu rassembler les choses sur lesquelles je travaillais. Je me suis lancé dans l'aventure et au même moment, j'ai pris la direction du théâtre universitaire. Vous savez, la recherche théâtrale n'a de sens que si elle est partagée. Avec Anaïs Andos (chargée de médiation culturelle à la compagnie, NDLR), on essaye de travailler avec des artistes français et étrangers et, à chaque fois, qu'ils s'investissent à Tours et dans la Région.

Vous avez voyagé un peu partout. Scandinavie, États-Unis, Canada... Y a-t-il des lieux particulièrement marquants ?

Oui ! L'Angleterre en premier lieu. Lorsque je suis sorti du Conservatoire, je me posais beaucoup de questions, j'avais des idées reçues sur le métier. Londres est une ville multiculturelle. J'aurais pu y rester ! Ils ont une approche physique et chorégraphique du théâtre. Il y a aussi eu la Scandinavie de 2004 à 2007. Avant, il y avait eu Mario Gonzalez... Un jour, par hasard, j'ai assisté à l'un de ses spectacles. C'était... waouw ! On est pris à partie, bousculés... Je suis devenu son assistant par la suite, d'ailleurs. Ah et je pourrais aussi citer l'Italie. Je suis parti travailler sur une comédie musicale à Florence, alors que je ne parlais pas du tout italien (rires) ! Ils ont une approche plus légère et divertissante. Sinon, citons aussi Tours bien sûr, avec l'expérience du théâtre universitaire, les États-Unis...

Vous avez aussi un lien très fort avec l'auteur québécois Marc-Antoine Cyr, non ?

C'est un coup de foudre amical et artistique. Une vraie aventure. Tout ça est très collaboratif, c'est un aspect important pour moi. Preuve en est avec ma collaboration avec Constance Larrieu, pour la recherche théâtrale La Fonction de l'orgasme. (représentation à Tours le 8 mars/ lire ci-dessous)

Vous êtes metteur en scène, interprète, enseignant, multipliez les projets, etc. Vous diriez que vous êtes plutôt boulimique de travail ou hyperactif ?

Hmm... Il faut distinguer les deux. Là, j'apprends à rétrograder. J'ai toujours beaucoup travaillé et pu choisir. Je suis chanceux. Au début, je devais faire médecine... et aussi journalisme, tenez ! Mais le théâtre est arrivé. Pendant dix ans, je me suis fixé la règle de ne rien refuser. Je voulais tout tester. Maintenant, je soutiens l'effort, tout en gardant un niveau d'exigence. Je suis hyperactif, mais pas boulimique. Enfin, je ne suis plus boulimique !

En regardant votre CV, j'ai l'impression que le local est très important pour vous. Vous semblez hyper attaché à Tours.

Je suis effectivement très attaché à cette ville. J'y ai vécu pendant 27 ans. Maintenant, j'habite à Paris, mais reviens à Tours toutes les semaines pour la compagnie notamment. Actuellement, mon logement de fonction est à Paris, mais mon cœur est à Tours (rires) ! Et puis c'est important que je sois ici pour la compagnie, mais aussi quand j'enseigne au Conservatoire.

Vous êtes jeune, mais avez enquillé les projets. Qu'est-ce qu'il vous reste à faire, à découvrir ?

Tout ! Développer un projet prend du temps vous savez. Mais en 2016, j'ai participé à trois créations qui n'étaient pas prévues au programme. Il faut savoir saisir les opportunités. Je souhaiterais continuer à développer les collaborations, les découvertes, les tournées à l'étranger. Je postule aussi pour des résidences et aimerais me plonger dans le monde de l'opéra.

Est-ce qu'on peut dire que le metteur en scène est un peu l'homme de l'ombre, l'homme dans l'ombre ?

(hésitation) Bonne question... Oui et non. C'est sûr qu'un metteur en scène n'est pas comme un interprète qui est au centre de l'intérêt. La fonction peut être plus solitaire. Personnellement, je veux développer la compagnie Jabberwock dans la région, pérenniser l'équipe : donc je ne suis pas dans l'ombre, car on se bat vraiment pour défendre nos projets. Le théâtre est un engagement citoyen, de partage et d'éducation populaire.

Jabberwock, la compagnie tourangelle qui voyage

Info-Tours.fr ■ 27 avril 2016 ■ Par Olivier Collet

Québec, Angleterre, Tchéquie, Liban... Didier Girauldon conçoit et emmène ses projets de théâtre partout dans le monde, en multipliant les collaborations.

Il aurait pu virer vers la médecine ou le journalisme, mais le théâtre l'a happé avant. Didier Girauldon est Tourangeau depuis sa naissance en 1980 mais il passe désormais moins de temps sur les bords de Loire, emporté par ses projets scéniques avec sa compagnie, Jabberwock. Quand on le rencontre, il arrive du Québec et se prépare à repartir pour Londres, ce qui ne l'empêche pas de rester très attaché à la Touraine et d'y mener de nombreuses actions, notamment liées à l'éducation dans les lycées Descartes et Grandmont de Tours ou Jean Monnet à Joué-lès-Tours.

Le lycée, justement. C'est là que Didier a découvert le théâtre « à 16 ans, par hasard. J'étais en 1^{ère} S et je me suis réorienté en L. » Puis c'est la fac, la maîtrise de langues, mais la scène toujours au premier plan : « j'ai été embauché en tant que comédien au bout d'un an alors que je n'aurais jamais pensé en vivre. Je suis parti en Angleterre : 1 an au Royal Holloway de Londres mais aussi à Edinburg. Et aujourd'hui encore je mène des projets an anglais. L'Angleterre m'a ouvert les yeux sur la façon de faire. »

Celui qui ne voit pas du tout l'enseignement comme une fin de carrière pour les professionnels du théâtre s'est également très vite essayé à l'exercice : au conservatoire de Tours ou encore au département Théâtre de l'école de musique d'Amboise, à partir de 2005. Parallèlement, Didier Girauldon tourne avec les Gueuribands pendant une dizaine d'années (ce qui les amènera notamment à jouer à la Tour Eiffel). Depuis chacun vole de ses propres ailes (notamment au sein de la Lazy Company) « mais on travaille toujours ensemble sur certains projets » précise l'acteur et metteur en scène.

En 2011, alors qu'il débute à la direction du théâtre universitaire tourangeau, Didier fonde la compagnie Jabberwock et poursuit sur sa lancée, c'est-à-dire les yeux tournés vers le monde en s'entourant de talents différents : « j'ai toujours été intéressé par le travail des artistes internationaux. » Alors il collabore avec des Londoniens, un metteur en scène québécois, une auteure roumaine, voyage en Tchéquie, au Danemark, en Suède, en Italie... Récemment, il a exporté à Montréal sa création *Fratrie* présentée en 2014 au Théâtre Olympia et jouée à 17 reprises de l'autre côté de l'Atlantique. Une sacrée logistique puisqu'il a notamment fallu transporter l'imposant décor du spectacle par bateau. Sur place, le travail du Tourangeau semble avoir marqué les esprits puisqu'un nouveau projet pourrait naître avec le Québec d'ici deux ans.

Ce qui anime également Didier Girauldon en ce moment c'est *La fonction de l'orgasme*. Cette conférence-spectacle créée avec Constance Larrieu sera à découvrir sur la scène de La Pleïade à La Riche le 20 mai prochain : « c'est un texte d'un élève de Freud et l'on y parle sérieusement d'un sujet essentiel » explique le metteur en scène qui ne comprend pas vraiment qu'il y ait dans cette définition de quoi susciter des réticences, jusqu'à se voir déprogrammer ailleurs : « l'orgasme, on en parle partout mais c'est encore tabou », allez comprendre...

Le dialogue, l'échange entre les hommes : voilà ce qui anime Didier au quotidien. C'est ainsi qu'il a travaillé trois ans avec des femmes rescapées de l'ouragan Katrina à La Nouvelle Orléans de 2005 à 2008 : « ça m'a permis de me forger une méthode de travail. » Aujourd'hui, il arrive au bout d'un long projet entamé il y a 4 ans avec Marc-Antoine Cyr : **Paratonnerres**, qui a notamment pris forme lors d'une résidence de 3 mois au Liban afin de tenter de répondre à des questions existentielles mais capitales, « qui l'on est, d'où l'on vient, où on va ? » Son idée : aller sur le terrain, rencontrer des gens au Liban pour évoquer le conflit en Israël et en Palestine puis construire une pièce qui pourrait avoir du sens dans tous les pays, dans une époque où les relations humaines sont tendues de toutes parts : « ce n'est pas partisan, il y a une volonté de transcender les clivages. » A découvrir à l'automne à l'Olympia de Tours, et peut-être un jour devant un public libanais.



**Entretien avec Marc-Antoine Cyr pour
Les Paratonnerres**

Septembre 2014

Scannez pour regarder



Marc-Antoine Cyr, dramaturge du petit théâtre du métro

Télérama ■ Novembre 2017 ■ Par Marine Landrot

Crinière d'Ophélie, piercing d'aujourd'hui, une femme crée une pièce contemporaine dans le secret de sa lecture solitaire. Elle ne sait pas que le wagon est plein de spectateurs, tout aussi silencieux, mais tout ouïe télépathique.

On peut très bien écouter de la musique sans en jouer, dévorer des romans sans en écrire. Mais lire du théâtre sans être lié à la scène, de près ou de loin ? Non, impossible. Sauf à passer son bac de français à la fin de l'année, à la rigueur. Dans ce cas, la lectrice par-dessus l'épaule verra le nom de Molière ou de Racine, d'Edmond Rostand ou de Samuel Beckett, se dérouler en couverture du livre exhibé par sa proie. Mais sûrement pas celui de Marc-Antoine Cyr, dramaturge contemporain québécois, né en 1977, auteur de l'opuscule que la jeune femme à la lippe percée entame de nuit, repliée sur un bout de banquette du métro.

Vue l'heure tardive, elle ne va pas passer une audition de si bon chemin. Demain, peut-être. En tout cas, elle déchiffre les répliques en remuant les lèvres, et se met le texte en bouche avec une application où l'on sent poindre un soupçon de trac. La pièce s'appelle *Ceux qui manquent*. Très beau titre, dans le sillage de *Ceux qui m'aiment prendront le train*, le film de Patrice Chéreau sur un convoi d'endeuillés mal assortis, en route vers Limoges pour assister à un enterrement.

Il est aussi question de deuil, dans *Ceux qui manquent*, dont le héros, Romain, a la surprise de retrouver, au fond de son armoire, sa mère qu'il croyait morte. Le garçon s'occupe de son père, vivant pour encore peu de temps, dans un monde où sévit une drôle de guerre, anonyme, au ras du trottoir : « *qu'est-ce que c'est cette foule – demande-t-il sans point d'interrogation, comme si la réponse était dans la question, à l'instar du ver dans le fruit. Des gens de mon âge je dirais. Même plus des gens une foule. Ils ont tous pris un seul visage le même on dirait – pourquoi je me retrouve toujours pris dans des foules – j'avance ou je recule je me défais de leur chemin.* »

La pièce a été publiée au printemps dernier, et n'a pas encore eu beaucoup l'honneur de représentations. Mais si l'on en croit les miettes d'information qui traînent sur la toile, plusieurs lectures publiques en ont été faites, notamment à Grenoble, ce qui prouve finalement qu'on peut lire du théâtre, contrairement à ce qui est affirmé plus haut. Sauf que cette tendance, mode, concession, obligation, est quand-même l'une des conséquences regrettables des restrictions de budget qui ligotent les troupes de théâtre, leur laissant souvent les mots et le papier pour seule pitance.

Marc-Antoine Cyr n'a sûrement pas écrit sa pièce pour qu'elle reste enfermée dans un livre. A en juger par le nom magnifique du collectif d'auteurs qu'il a créé (l'ACME, initiales de Appuyés contre un mur qui s'écroule), il a conscience de faire partie d'un monde en voie de disparition, et de composer des pièces en formes d'étais pour maintenir un art chancelant. La lectrice du métro apporte donc une pierre à l'édifice du dramaturge. Jusqu'où poursuivra-t-elle le chantier ? Aura-t-elle un jour l'un des rôles féminins de la pièce ? En attendant de guetter les programmations des théâtres, on peut la remercier d'avoir attiré l'attention de passagers indiscrets du métro, qui se coucheront plus savants ce soir, avec la sensation d'avoir, eux aussi, fait corps contre l'effondrement.

Lecture par-dessus l'épaule



Photo Marine Landrot



Direction artistique
Didier Girauldon

La compagnie Jabberwock est portée par la Région Centre-Val de Loire
et soutenue par la Ville de Tours, le Conseil Départemental d'Indre-et-Loire et le Ministère de la Culture (DRAC Centre-Val de Loire)

REVUE DE PRESSE LES PARATONNERRES (Décembre 2018)

Conception graphique
Éric Girauldon

Photos
François Berthon et droits réservés